



Aux Arènes de Béziers

Prométhée, tragédie lyrique en 3 actes, poème de MM. Jean Lorrain et A. Ferdinand Hérol, musique de M. Gabriel Fauré.

Dans un site désert, nu, dépourvu d'arbres, de végétations et même de maisons, en haut d'une côte pelée, au bout d'un chemin caillouteux et mal entretenu, — comme toutes les rues de la ville, d'ailleurs, — une construction inachevée de briques, de pierres et de planches : ce sont les arènes de Béziers qui, au mois d'août, chaque année, prennent la pompeuse dénomination de théâtre.

J'avoue que l'aspect des bâtiments dénudés de style — et de prétention, j'imagine — ne fut pas sans décevoir mon attente. J'espérais un tout autre spectacle. Maintes fois, au cours des représentations d'Orange, on m'avait demandé : « Et Béziers ? Irez-vous à Béziers ? » Et nécessairement, dans le cadre admirable du Théâtre Antique, je n'avais pu imaginer cet échafaudage de planches qui constitue les arènes du Midi occidental. Mon impression fut donc nettement défavorable, tout d'abord. L'épouvantable orage qui, samedi, empêcha la représentation — le plus gros, de mémoire de Biterrois — n'était point pour la modifier. Et cependant, quand, le lendemain,

je me trouvais dans l'immense arène, parmi la foule des huit mille spectateurs, malgré l'insuffisance du décor lavé et décoloré par les pluies de la veille, malgré le soleil de plomb qui faisait du théâtre une fournaise, je compris l'enthousiasme du public local. Pour n'être point d'un ordre esthétique, mon émotion n'en fut pas moins très grande. C'est une belle et glorieuse chose que de réunir huit mille personnes pour un spectacle d'art, et je conçus légitime la popularité dont jouit M. Castelbon de Beauxhostes, l'intelligent et désintéressé organisateur des fêtes de Béziers. Je me hâte d'ajouter, d'ailleurs, que grâce aux beaux vers de MM. Lorrain et Hérol, grâce aussi aux merveilleux talents de M. de Max et de Mlle Cora Laparcerie, les arènes tout entières, par instants, tressaillirent d'un frisson sublime.

Mais venons à l'analyse de la pièce.

C'est un paysage de montagnes et de rochers, coupé d'un torrent, creusé de précipices et de grottes. Des groupes d'hommes et de femmes chantent la gloire du Titan.

Prométhée est la force...
 Prométhée est la joie...
 Prométhée est aussi l'espérance...

Prométhée (M. de Max) paraît. Il dit sa pitié infinie de l'homme ignorant et malheureux. Il exalte son œuvre futur, proclame qu'il va conquérir le feu. En vain, Pandore (Mlle Cora Laparcerie), son amante, pour le retenir dans sa folle entreprise, lui représente les dangers et les châtiments que sa témérité va lui faire encourir et multiplie les cris de sa tendresse et les supplications de son amour. En vain, Gaïa, la Mère Universelle, l'adjure de craindre le courroux des dieux. Le Titan s'est élancé. Sa voix sonore invoque Hélios. Il jette aux hommes le feu ravi à l'Olympe. Mais un coup de tonnerre retentit. Le dieu tombe. Horifiés, les hommes s'enfuient, et, déjà, exécuteurs des volontés de Zeus, Kratos, Bia, Héphaïstos, sont apparus. Devant Pandore qui succombe, ils annoncent au révolté la sentence terrible. Tu sera enchainé, Et des splendeurs lointaines
 L'oiseau de Zeus, l'aigle noir des hauteurs,
 Descendra s'abreuver au sang pur de tes veines.

Tu serviras, vivant, de proie,
 Et tes douleurs seront la joie
 Des dieux que menaçaient tes vœux déprédateurs.

Au début de l'acte II, nous voyons défiler, entre les rocs, un long cortège de jeunes femmes qui, sur des branches et des feuillages, portent le corps de Pandore, ensevelie sous de blancs voiles. Après avoir déploré le sort de leur compagne qu'elles croient morte, les femmes cachent sa dépouille dans une grotte et se retirent. Sur une roche abrupte, Prométhée apparaît, entouré de ses tourmenteurs. Et c'est la scène du crucifiement, adapté d'Eschyle, avec les accents compatissants d'Héphaïstos que Bia et Kratos voudraient impitoyables, — et l'invocation à la nature.

Ether divin, ô vents légers, sources des fleuves,
 Et toi, sourire innombrable des flots marins,
 Hélios qui vois tout de ton œil souverain,
 Mère unique, Gaïa, regardez mes épreuves !
 Oh ! regardez quels maux souffre des dieux un dieu !

Et en une large prophétie, il annonça toutes les calamités que, pour lui, ramènera chaque saison.

Mais voici Pandore, qui, encore enveloppée des voiles blancs des funérailles et hésitant encore, se dresse à la voix du dieu. Et c'est une scène infiniment touchante et hautement belle, entre l'amant qui adjure l'amante de ne pas attirer sur elle, par sa compassion, la colère des dieux inexorables, et l'amante qui, pour rejoindre l'amant, brave l'Olympe.

Inutilement Bia, derrière les rochers bouleversés, dérobera le supplicié à la vue de Pandore : les Océanides (acte III) ne restent pas sourdes à la voix de l'infortunée. Elles la porteront jusqu'au Titan qu'elles couloient :

Ne tremble pas, Titan farouche, ô Prométhée
 Vers le râle de ta souffrance épouvantée,
 Nous montons, tendres et pieuses ;
 Et, du parfum léger de nos lèvres fleuries,
 Nous venons réjouir tes chairs endolories,
 Nous, les divines endormeuses.

Les deux amants sont maintenant réunis. Pandore baise les plaies du divin martyr, et l'implore de se soumettre. Prométhée refuse :

... Je ne me soumet pas !
Je souffre sans remords, je suis fier de ma tâche !
Je ne supplierai pas les dieux d'une voix lâche !

Pandore l'implore de nouveau. Mais, comme il s'obstine dans sa dédaigneuse fierté, en son nom, elle conjure les dieux. Et voici que Zeus apparaît, tandis qu'Hermès (Mlle de Fehl), envoyée par lui, proclame la volonté suprême : Ce n'est pas en vain que Pandore a pleuré, ce n'est pas en vain qu'elle a bravé la mort pour servir son amour :

Ce coffret, ô Pandore, est rempli de tes larmes !
Porte ce doux fardeau vers le monde natal.
Le coffret que j'ai mis entre tes mains pieuses,
Contient le dévouement, l'amour et la pitié,
Arôme de ton cœur, larmes mystérieuses,
Que pleurèrent tes yeux sur le supplicié.
Aux fils du grand captif, porte le don des larmes
Femme, achève ton œuvre, élargis le bienfait.
De ta jeune douleur, Zeus a fait naître un charme,
Et le donne à tous ceux que le rêve étouffait.

Prométhée s'insurge :
N'écoute pas Hermès ! Ne reçois rien des dieux !

Mais Pandore ne l'écoute point. En lui promettant la venue d'Héraklès qui, un jour, délivrera Prométhée, Hermès a achevé de la persuader, et acceptant le coffret, avec les hommes elle adore les décrets de l'Olympe, cependant que le dieu, prévoyant bientôt que, dans la volupté de sa douleur, l'humanité oubliera son servage, s'écrie, désespéré :

Contemplez en riant ma chair ensanglantée.
Dieux lâches ! vous tuez l'œuvre de Prométhée !

Le succès a été vif, les noms des auteurs acclamés, les interprètes rappelés plusieurs fois. J'en ai été très heureux pour l'auteur de *l'Ombre ardente*, à qui j'ai voué, dès longtemps, une sincère admiration, et pour M. Ferdinand Hérold, que je sais un sincère artiste. Quant à M. de Max, il a, une fois de plus, et plus peut-être que jamais auparavant, prouvé, par ce rôle si ennemi de toute mièvrerie, la souplesse et la vigueur de son talent. Il a atteint le sublime dans le farouche ; sa voix était grosse d'échos, son geste s'élargissait jusqu'au divin. Mlle Cora Laparcerie a, dans Pandore, remporté un double triomphe : celui de l'art et celui de la beauté. Pour les autres rôles, Mme Fierens-Peters, M. Rousselière ont montré de belles qualités. Je préfère ne pas parler de M. Fronteix, réellement insuffisant, ni de Mlle de Fehl. Celle-ci, dans le vert costume d'Hermès, et apportant le coffret mystérieux à Pandore, semblait quelque chasseur de café affligé d'un écriteau sur le ventre, et telle a été la monotonie de sa diction qu'on se fût certes étonné que les dieux l'eussent pu choisir pour messenger, s'il n'était notoire que la monotonie doit être le complément de la majesté.

Sur le poème de MM. Jean Lorrain et

Sur le poème de MM. Jean Lorrain et A. Ferdinand Hérold, M. Gabriel Fauré avait écrit une partition très délicate et très soignée, toute charmante et intéressante par le détail. L'ouverture et le chœur des Océanides en ont été particulièrement bien accueillis. Peut-être cependant eût-on désiré y trouver plus de réelle grandeur. Mais l'emploi de juger d'une partition quand l'orchestre qui l'exécute est composé de plusieurs éléments totalement distincts, — tels une musique militaire, une *lyre* locale, etc., etc. (j'en passe, et des meilleurs...)

Et maintenant, oserai-je quelques remarques ?

La *Prométhée* de MM. Jean Lorrain et A. Ferdinand Hérold est celui d'Eschyle. Du moins, dans leur poème, ont-ils conservé les principaux personnages et plusieurs scènes du *Prométhée enchaîné*. Mais ils y ont introduit une figure nouvelle, celle de Pandore, l'amante du dieu, dont la tendresse éperdue, l'impuissance désespérée, la soumission finale aux décrets de l'Olympe, mettent une touche d'humanité dans ce drame divin. Je crois qu'il faut les en louer, car, à travers les vingt siècles du christianisme, n'est-ce point comme un précurseur que nous

apparaît le Voléur du Feu ? Telle, d'ailleurs, me semble avoir été la pensée des auteurs qui, du roc où le dieu agonise, font jaillir la source rédemtrice de larmes, transformant ainsi la souffrance en un baume fécond et bienfaisant, par une association d'idées, manifestement semblable à celle qui, dans le supplice de Jésus, fit percevoir aux premiers chrétiens le rachat du monde.

Je dis donc qu'à mon sens, MM. Lorrain et Hérold ont eu raison de mêler à la révolte hautaine du Titan les humbles supplications de la femme. Mais je ne saurais les approuver pour en avoir agi aussi librement avec le mythe. Pandore est une figure trop célébrée et trop familière pour qu'il soit possible, sans courir le risque de confusions regrettables, d'y rien changer. Hésiode et les théogonistes s'accorde à nous la présenter comme l'œuvre d'Héphaïstos, créée par lui d'eau et de terre, sur l'ordre de Zeus, et envoyée par celui-ci à l'improvoyant Epiméthée, frère de Prométhée, — et non à Prométhée lui-même, — avec un coffret contenant tous les maux et toutes les douleurs, pour venger sur les mortels les offenses faites à l'Olympe. Elle est, chez les Grecs, une incarnation du génie du mal, l'Hérodias qui séduit, la Dalila qui épuise, elle fait œuvre de mensonge, de perversité et de mort. Elle ne ressemble donc en rien à la Pandore de tendresse et d'humanité sortie tout entière du cerveau de nos auteurs. Que Prométhée eût une amante, soit ! Mais il n'eût pas fallu que celle-ci s'appelât Pandore.

Autre reproche : C'est dans l'indifférence heureuse des hommes et l'ambition exagérée du Titan que la légende de Prométhée trouve son origine. C'était l'âge d'or. « Avant ce jour, — le jour que Prométhée ravit le feu, — les générations des hommes vivaient sur la terre, exemptes de maux, et du rude travail, et des maladies cruelles que la vieillesse apporte aux hommes... » Ainsi s'exprime Hésiode (trad. Leconte de Lisle). Le Titan voulut arracher les hommes à leur heureuse oisiveté et en faire les rivaux des dieux. D'où la colère de l'Olympe, le châtement des hommes, et leur expiation, à travers le temps, d'une façon de péché originel. Si l'on se reporte à la légende même, on comprend donc aisément le double caractère dont les Grecs revêtaient la dramatique figure du Titan. Pour eux il personnifiait l'Amour et la Révolte. S'ils honoraient celui-ci, ils n'osaient louer celle-là. Hum!... MM. Jean Lorrain et F. Hérold ont donc, une nouvelle fois, faussé le mythe en nous représentant les hommes sujets, avant la téméraire audace de Prométhée, à la douleur et à la crainte, je veux dire : en légitimant la révolte du Titan. C'était leur droit sans doute, mais, par là, ils s'écartèrent de la tradition et créèrent des confusions qui pesèrent sur toute la pièce, et la firent, à première audition du moins, incomplètement intelligible. Comment, par exemple, comprendre le don nouveau des larmes à des hommes qui déjà pleurent et se lamentent, à des hommes qui déjà succombent sous

l'aigre essaim des douleurs et des maux décevants ?

(car je me refuse à croire qu'en ce don nouveau nos auteurs n'aient vu qu'une ruse nouvelle de Zeus l'inexorable. Quel don, au contraire, quel admirable don n'eussent-elles pas constitué, les larmes sacrées de la douleur. C'eût été sur une humanité aveugle dans son tranquille bonheur, que Zeus en eût répandu le baume fécondant !

JACQUES CREPET.